

LA FAVORITE

Dans l'Angleterre du XVIII^e siècle, la favorite de la reine et sa protégée mènent la danse à la cour. Un huis clos explosif, aussi cru que raffiné.

Prenez les trois Grâces, donnez-leur de la puissance, des dents et des griffes, et vous obtiendrez la trinité royale ici dépeinte. Une reine et ses deux favorites. Les hommes ? Dans ce tableau historique, ils sont bien peu de chose, relégués, réduits à l'état de précieux ridicules, de bouffons ou d'alliés de circonstance. Autant dire que La Favorite est un film enthousiasmant de nouveauté. Il est signé du Grec Yórgos Lánthimos, sorte d'enfant terrible du cinéma international, qui s'est distingué dans la satire noire, élégante, conceptuelle — *The Lobster*, *Mise à mort du cerf sacré*. Il —revisite, cette fois, le début du xviii^e siècle et électrise le film en costumes. Voici donc Anne, qui a le titre de reine d'Angleterre, sans vraiment en avoir l'étoffe, mis à part son sublime manteau d'hermine et sa couronne. Dondon bonasse ou bêtasse, on ne sait trop, elle s'appuie beaucoup sur sa favorite, l'impétueuse lady Sarah Churchill. Celle-ci a le sens des affaires et de la guerre. C'est elle qui gouverne, dans l'ombre, le pays.

Du rythme, de l'outrance originale, de la précision dans la caricature : ces qualités s'imposent d'emblée dans cette fresque, qui s'appuie librement sur des faits historiques. Si le cinéaste prend soin d'exposer en toile de fond la guerre contre la France et l'opposition parlementaire entre les deux courants whig et tory, il s'attache surtout à décrire les liens, les interactions entre la reine, lady Sarah et sa cousine, Abigail Hill. Lorsque cette dernière débarque, elle n'est qu'une femme de chambre sans le sou, que son père aristocrate a vendue pour éponger ses dettes de jeu. Attendrie, Sarah la prend sous son aile, l'initie aux règles et privilèges de la cour. Les deux s'entendent comme larrons en foire. La protégée apprend très vite, y compris à devenir une « tueuse ».



Une lutte féroce pour le pouvoir qui se mêle au sentiment et au sexe, voilà le programme de ce huis clos somptueux, aussi truculent que cru. Du château transformé en terrain de jeu et champ de bataille, on ne sort quasiment pas. Intrigues, coups bas, conquêtes et humiliations s'enchaînent et, avec eux, plusieurs manières d'aimer. De se rater aussi : l'amour, feint ou sincère, n'est pas forcément partagé, survient à contretemps, mène à de grands moments de solitude, grotesques ou poignants. Le cinéaste orchestre un concerto lancinant où la concordance se marie à la dissonance, où le raffinement croise la grossièreté.

Entre le théâtre baroque et la farce, on bâfre, on se lance les aliments à la figure, on organise des courses absurdes de canards. Il y a quelque chose de dégénéré, de pourri dans ce royaume, où les humains ont tendance à se confondre avec les animaux. Où l'on soigne la jambe de la reine rongée par la goutte, en posant dessus une escalope de bœuf. Derrière la peinture de cour se cachent des vanités.

Les trois portraits, très expressifs, sont servis par des performances marquantes d'actrices. Emma Stone (*La La Land*) joue une fausse ingénue pleine de charme, douce et cruelle, infantine et ambitieuse, sachant parfaitement jouer la comédie. Rachel Weisz s'affirme de son côté en meneuse politique, alliant intelligence, autorité naturelle et beauté hiératique — c'est peut-être la seule actrice à rester magnifique, voire à l'être encore plus, le visage tailladé par une longue balafre. Enfin, il y a la révélation de la méconnue Olivia Colman, immense dans son rôle ô combien ingrat de reine cyclothymique, qu'on découvre, au détour d'une séquence, en pleine perdition, prisonnière d'enfants fantômes, égarée dans son château trop vaste pour elle, trop vide. A cet instant, l'actrice donne à cette Grâce devenue disgracieuse, monstrueuse, toute l'intensité de l'humanité meurtrie.